

tite femme de chambre nous attendait pour nous revêtir d'un grand tablier de ménage et nous coiffer d'un bonnet destiné à protéger nos cheveux. A midi, deux d'entre nous furent chargées d'aller mettre le couvert sous la direction d'une fille de salle toujours formée à Zacopane et qui sait dresser depuis la table la plus simple jusqu'à la plus somptueuse. A une heure nous étions toutes réunies autour de cette table avec la comtesse, dégustant notre propre menu et causant de mille sujets intéressants. La princesse mère n'assistait pas à nos agapes mais nous convoquait pour quatre heures au grand salon pour prendre le thé. Après le déjeuner, nous allâmes prendre une leçon de repassage, c'est là que j'ai appris que pour repasser un corsage, l'on doit commencer par les manches.

A quatre heures donc la princesse Zamoyska vint nous rejoindre au salon. L'apparence de cette femme vêtue de soie noire, coiffée d'un bonnet de dentelle gracieusement posé sur une chevelure blanche retombant en deux boucles sur ses épaules, me fit l'effet d'une châtelaine des temps passés. L'on ne retrouve plus cette distinction unique, fruit d'une parfaite harmonie d'âme, d'idées, et de gestes. Elle nous fit lire chacune un passage de l'Evangile du jour, car l'œuvre de Zacopane repose entièrement sur les préceptes du livre par excellence, celui du grand Maître. Pendant la conversation qui suivit, la princesse nous demanda tour à tour nos goûts et nos projets d'avenir. J'avoue que la question me parût bien embarrassante, car j'étais à une époque de transition où je ne demandais qu'un peu d'aide, de lumière et de repos. Les mères des jeunes filles vinrent ensuite les prendre, la conversation devint alors moins intime. J'eus l'honneur d'être présentée à mademoiselle de Montalembert, la nièce de l'auteur des "Moines d'Occident."

Je termine par ce passage paru dans un des ouvrages de la comtesse Zamoyski et qui semble s'adresser à nos compatriotes : "Accoutumons nos épaules au

travail. Faisons-nous violence s'il le faut, pour travailler, aimons ardemment le travail, soyons-en fières, efforçons-nous d'éveiller ces mêmes sentiments chez les personnes qui nous entourent. Que dans leurs familles, elles y apportent avec l'estime du travail la pérennité par le travail, la réforme de la vie et le relèvement du pays par le travail! Que par leur exem-

ple, elles détruisent cette conception asiatique que l'oisiveté et les mains incapables sont des signes de dignité. Qu'elles se rappellent que l'oisiveté est le commencement de toutes les choses matérielles et morales et que par l'amour du travail, se relèvent les familles et les nations.

MARIE P. GLOBENSKY.

SERMON MATRIMONIAL

Il est certain, mon cher garçon, que la jolie fille dont tu vas devenir le mari te voit à travers les gazes les plus rosées de son imagination.

Elle attend tout de toi; tu peux lâcher la bride à ton génie, si tu en as, et devenir un véritable héros; elle n'en sera pas surprise; son rêve avait été au-delà. Non-seulement elle sera joyeuse de trouver en toi un être supérieur, mais elle en aura de la reconnaissance; elle sera fière de t'accepter pour son maître chéri et de te rehausser encore par la sincérité de sa soumission. Elle a soif de dévouement, d'admiration; tiens-le pour certain; toutes les femmes sont ainsi. Tu frises ta moustache d'un air conquérant? Cela est excusable: ta situation de fiancé est en effet particulièrement séduisante. Ajoutons tout de suite qu'elle n'est pas sans dangers. Pour un amoureux de ta sorte, le délicat, mon ami, est de conserver sa tête et de ne pas débiter par un de ces éclats qui ne sauraient avoir de lendemain.

Prends dès l'abord une bonne allure qui te mène loin et sûrement. Sois avec elle, dès la première heure, ce que tu pourras être, non pas toujours, mais bien longtemps. Elle s'abandonne, se livre tout entière, la chère petite, tu peux tout sur elle; n'abuse pas de ces pleins pouvoirs et sois prudent pour deux. Ne te grise pas, soit dit entre nous, ne roule pas sous la table; tu y resterais. Bois goutte à goutte, si grande que soit ta soif, et ne taries pas le verre

avant qu'elle y ait porté ses lèvres. Rien n'est plus naturel que d'oublier l'être aimé au milieu des transports dont il est soi-disant l'objet. Tels ces avocats, qu'emporte l'éloquence et qui, dans la fougue de leur plaidoyer, ne savent même plus le nom de leur client. Tâche de songer à elle avant tout: ton cœur et ton esprit te dira le reste.

Aimer, aimer!... mais vertuchoux, cela veut dire qu'on est aimable? De ta tendresse ne lui laisse voir que ce qu'elle peut comprendre et goûter, sinon sans surprise, du moins sans effroi... Ce que je te dis-là t'irrite, n'est-il pas vrai? Je suis la plus machiavélique des tantes? Quoi, tant de ruse et de dissimulation quand le cœur parle! Entre gens qui s'aiment sincèrement la confiance ne doit-elle pas être absolue; les moindres restrictions ne sont-elles pas autant de profanations?

Au Ciel, oui, mon ami, il y aurait profanation, mais en ce bas monde on ne fait rien sans adresse, prudence et circonspection. Il n'est pas d'œuvre humaine,—le bonheur compris,—qui puisse se passer de politique. Chacun d'ailleurs entend cette politique en dépit du bon sens, il ne s'ensuit pas qu'on puisse s'en passer. On peut être tout à la fois "habile et honnête et conserver sa dignité, tout en ménageant ses affaires," comme dit mon vieil ami. Crois-moi, mon enfant, sois discret et prudent: que le cœur de ta petite femme s'épanouisse librement,